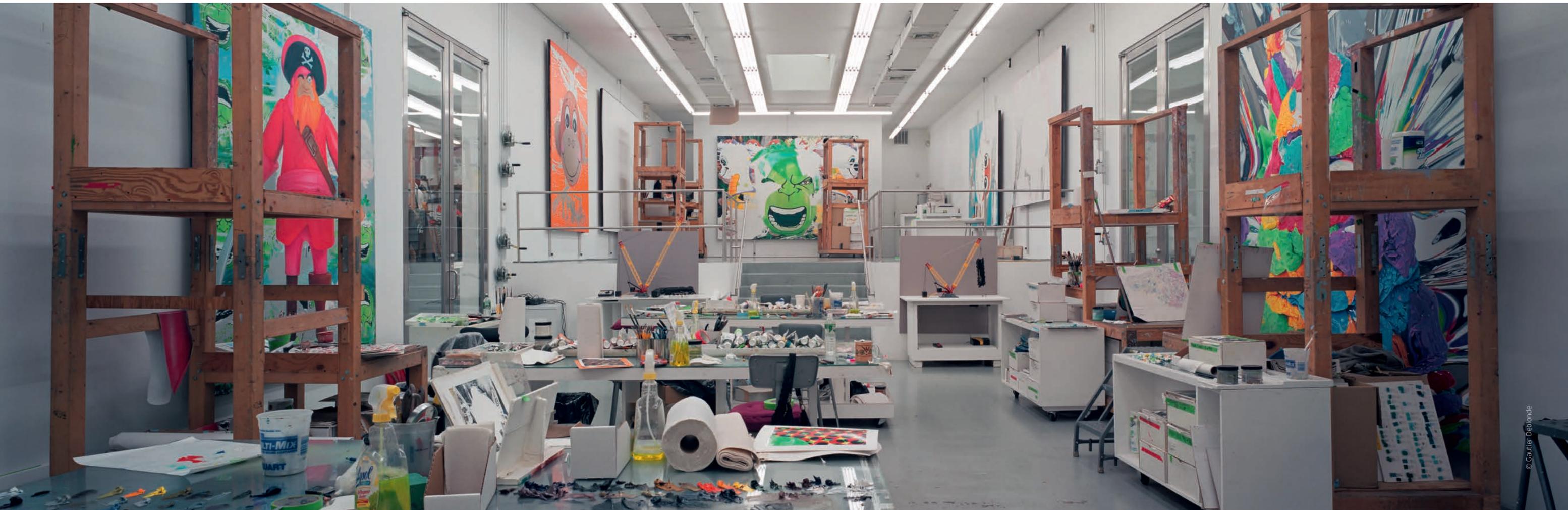


GAUTIER DEBLONDE

ILS Y SONT TOUS, OU PRESQUE, LE GOTHA DE L'ART CONTEMPORAIN, RÉUNIS DANS SON LIVRE, ATELIER, COMME L'ÉCRIN PANORAMIQUE DE LEUR CRÉATION. DANS SES IMAGES D'ATELIERS, DONT IL A ÉCARTÉ TOUTE PRÉSENCE HUMAINE, GAUTIER DEBLONDE DRESSE UN PORTRAIT EN CREUX ENCORE PLUS FASCINANT DES ARTISTES LES PLUS INFLUENTS DE LA PLANÈTE.

✿ **UN ÉTAT DES LIEUX ARTISTIQUES.**

✿ **L'ART DE L'ATELIER.** C'est étourdissant ! Cette somme, construite minutieusement, avec avidité et passion sur près de 10 ans, et réunie dans un livre somptueux, sobrement et justement intitulé *Atelier*. Tout est dans ce singulier, quand bien même les 69 havres de création, ici présentés sur un modèle photographique identique, comptent parmi ceux de la plupart des maîtres de l'art contemporain. Car le travail de Gautier Deblonde l'est à bien des titres, singulier, comme chacun des ateliers, ça va de soi, qu'il a entrepris de mettre en vedette. Oui, cette fois, c'est l'atelier la vedette, l'atelier qui parle, lui qui raconte l'art de l'intérieur et dessine au fil des images une histoire de ce qu'il est aujourd'hui. A quoi ressemble-t-il quand il se conçoit et se fabrique, comment s'imprime-t-il dans les espaces qui abritent sa genèse ? La première bonne idée de Gautier Deblonde, c'est d'avoir éliminé physiquement l'artiste de son lieu de travail. On connaît l'exercice du portrait de l'artiste dans son atelier, toujours un peu le même, vampirisé par la présence de l'homme, bien que souvent figé et pas bien à son aise. Ici, c'est un portrait en creux de chaque créateur : on cherche Charlie, mais Charlie n'y est pas, sauf qu'il est partout, présent dans les moindres recoins. On y vient, et on y revient, tels les Experts de la police scientifique à l'affût de l'empreinte qui l'identifie. C'est un jeu, image après image, une course aux indices : à quel artiste appartient tel atelier [leurs noms n'apparaissent qu'à la fin du livre pour ne pas phagocyter l'image]. Souvent, quand on connaît son travail, on le devine rapidement, parfois pas du tout. Il n'y a aucune règle. Sinon une ligne de



Jeff Koons, NYC, 2005

force : "J'ai découvert à travers ce projet, atteste Gautier Deblonde, que quel que soit l'artiste, quel que soit sa génération, son sexe, qu'il travaille seul ou avec 50 collaborateurs, l'espace appartient toujours à une seule personne. Il correspond à l'artiste et à l'artiste uniquement. Il n'y a pas à réfléchir plus longtemps. La personnalité de l'artiste est la personnalité de l'atelier. C'est une chose assez flagrante et c'était pour moi la meilleure façon de faire un portrait de l'artiste. Ce sont des endroits intimes, mais en même temps ils ouvrent leur porte... Alors peut-être pas au public, mais il y a des critiques, des directeurs d'exposition qui viennent, des galeristes, des collectionneurs qui passent. Ce sont des espaces ouverts à un nombre restreint de personnes, mais je ne suis pas non plus le seul à y entrer. Ce sont aussi des endroits d'exposition, de rencontres, de confrontations. Mais l'identité de l'atelier ne dépend que d'une personne. Chez les artistes chinois qui fonctionnent très bien et qui ont donc un pouvoir économique substantiel, comme Zhang Huan à Shanghai par exemple : il a acheté une usine avec le village, ils sont plus d'une centaine à travailler, vivre et manger là, mais quel que soit l'endroit où on se déplace, dans ses 3 ateliers principaux, ses 3 grandes usines, c'est chaque fois lui. La présence forte de l'espace c'est lui et lui seul, même s'il y a 100 personnes derrière." La deuxième bonne idée de Gautier Deblonde, c'est d'avoir choisi systématiquement l'heure du déjeuner pour faire ses images. Elle s'est imposée à lui dès sa première prise de vue en 2004 dans l'atelier du sculpteur anglais Anthony Gormley, un ami chez qui il avait installé son studio photo pendant 3 ans :

"J'ai attendu que tout le monde sorte de l'atelier pour le déjeuner, se souvient Deblonde, et pendant une heure, j'ai eu l'espace à moi tout seul. C'est là que j'ai fait l'image. Je me suis rendu compte après coup que la présence de l'artiste dans son absence était en partie due à ce moment-là de la journée parce que, quand on s'arrête pour déjeuner, on laisse tout en plan. Le travail est encore en train de se faire, ce n'est pas une fin de journée ou une fin de semaine. C'est un arrêt pour reprendre tout de suite après, le processus de création est en suspens, mais il est palpable. J'ai vraiment eu l'impression de faire un portrait d'Anthony Gormley à ce moment-là et j'ai pris le parti de procéder de la même façon pour les photos suivantes." Dès le départ Gautier Deblonde a conçu ce projet dans la perspective d'en faire un livre, mais pour parvenir à ses fins et faire entrer sa chambre chez tant d'artistes de telle renommée, il n'est pas parti de nulle part. Il avait déjà plusieurs ouvrages à son actif qui font référence dans le domaine, dont *Artists*, une collection de portraits en noir & blanc, publié par la Tate. Il a côtoyé et travaillé avec la scène anglaise dès l'émergence du mouvement des Young British Artists : "J'ai toujours voulu travailler avec les artistes contemporains ou, en tout cas, faire partie du monde de l'art contemporain. C'était une envie, un désir, plus qu'une ambition. J'ai fait les Beaux-Arts à Bruxelles où on parlait des maîtres de la peinture, Matisse, Cézanne, et de la photographie, Cartier-Bresson, Brassai, etc. Quand je suis arrivé à Londres, de ma Beauce natale, en 1991, j'ai fait de l'assistantat avec un photographe spécialisé dans les scénographies pour différentes institutions et



Elmgreen & Dragset, Berlin, 2013

musées. Il m'a emmené chez Saatchi pour l'exposition d'un jeune artiste et c'était Damien Hirst. Je suis arrivé devant ce jeune type qui était plein d'énergie, qui avait à peu près mon âge et qui présentait un requin dans un aquarium. Avec ma culture classique, je ne savais pas quoi en penser, je ne pourrais pas vous dire si j'étais gêné ou pas, mais ça m'a rassuré. Je me suis dit : "Il y a quelque chose qui se passe !" Dès cet instant, j'ai voulu en savoir plus et j'ai partagé mon temps avec eux. J'ai fait beaucoup de portraits pour Libé et le Monde, puis pour The Guardian, The Independent. Damien ou Gary Hume, tous ces YBA, quand je les ai rencontrés, ils n'avaient pas un sou. Je prenais le bus avec eux. Je me souviens de Tracey Emin me disant : "Je suis ravie, j'ai eu mon premier chèque". Je ne les fréquentais pas parce qu'ils étaient célèbres, ils ne l'étaient pas ! Mais parce qu'ils avaient une énergie que je n'avais jamais connue ailleurs. Leurs personnalités me faisaient presque envie à cause de mon tempérament un peu timide et calme. Des personnalités dont j'étais presque tombé amoureux. Je vivais avec eux, je sortais avec eux... Ma vie tournait autour de ça. Quand j'ai commencé ce projet, ils me connaissaient, la confiance était déjà établie et ils m'ont beaucoup aidé, en m'ouvrant leurs portes mais aussi celles des artistes américains qu'ils fréquentaient." En rencontrant Gautier Deblonde, on découvre à quel point ses photos lui ressemblent : tout en s'accaparant l'espace, elles en sont respectueuses, les couleurs ont sa douceur, oh la belle bleue ! Oh la belle... Si les lieux ont une âme, alors ça n'a jamais été aussi vrai, le photographe a percé à jour celle de l'artiste. Des plus évidents,

Damien Hirst, Jeff Koons, aux plus abscons, Matthew Barney, Ai Weiwei, du plus dépouillé, Richard Serra, au plus encombré, Anish Kapoor, et ainsi de suite, en passant par le plus insolite, Maurizio Cattelan, et pour cause : une œuvre accrochée sur un mur de briques rouges dans une rue new-yorkaise en lieu et place de l'atelier qu'il n'a pas. De façon générale on voit bien que les Chinois et les Américains disposent d'espaces bien plus imposants que ceux des Européens. C'est aussi un concours de circonstances qui est à l'origine du projet : d'abord la commande d'un magazine allemand pour des photos du nouvel atelier d'Anthony Gormley, évoqué plus haut, construit par l'architecte anglais David Chipperfield. Les images livrées, Gautier Deblonde voit toutes les limites de ce travail qui tient plutôt de l'architecture d'intérieur. C'est ce qui fait toute la différence avec celui qu'il va entreprendre par la suite. Surtout ne pas faire des images de déco, les ateliers ne sont ni faits, ni pensés pour ça. On a beau infiltrer une intimité, ça reste un lieu de travail. S'il y a voyeurisme, c'est pour mieux envisager le processus de création, chercher des repères dans les détails qui s'agrègent, un bordel organisé, ou pas, qui dévoile les signes d'inspiration. Ce sont des espaces qui vivent et évoluent en permanence dans le work in progress. C'est précisément ce qui rend passionnantes ces images. Aller y chercher des idées de déco, c'est aller au-devant de déceptions. Ensuite, ce sera son agent de l'époque qui parle à Gautier d'une chambre à format panoramique permettant de n'avoir aucune déformation. Le photographe rappelle alors Gormley et reprend le travail, qui va être la matrice de son livre.



Damien Hirst, London, 2005

LES ANGLAIS ONT ÉTÉ
TRÈS GÉNÉREUX, ILS M'ONT OUVERT
LES PORTES DES ATELIERS
AMÉRICAINS EN JOUANT
LES INTERMÉDIAIRES



Douglas Gordon, Berlin, 2011

Comment vous y êtes-vous pris pour entrer dans autant d'ateliers ?

Gautier Deblonde.....
 Au départ j'ai commencé avec les Anglais, parce que je les connaissais bien, j'ai juste passé un coup de téléphone et ils m'ont ouvert leurs portes. Après, je suis passé à l'écrit pour expliquer ma démarche. Pas d'e-mail, mais des lettres manuscrites, accompagnées de tirages papier Epson que je faisais moi-même. Le fait qu'ils aient quelque chose dans les mains a aidé, je crois, parce que même si on ne regarde pas les photos tout de suite, on les laisse traîner sur les bureaux des ateliers et ça peut faire qu'à un moment

donné, on finisse par donner une réponse. J'ai contacté beaucoup d'artistes et ils sont bien 90% à m'avoir répondu. Certains négativement bien évidemment, mais j'ai toujours eu au moins une correspondance. La seule chose que j'ai imposée, c'est qu'il y ait du travail, des œuvres en fabrication, finies ou pas, mais pas d'atelier en jachères. Les Anglais ont été très généreux, ils m'ont ouvert les portes des ateliers américains en jouant les intermédiaires : ils ont envoyé mes lettres et mes photos en me recommandant auprès des artistes qu'ils connaissaient ou qui partageaient les mêmes galeries. Gary Hume encore, par exemple, vit maintenant entre Londres et New York. Il a acheté

une maison upstate, près du Connecticut, dans la campagne très bourgeoise où de très grands noms de l'art contemporain américain ont leurs résidences, comme Jasper Johns, Ellsworth Kelly, Richard Prince... Grâce à lui, lors de mon premier voyage à New York pour ce projet-là, j'ai rencontré en une semaine Koons, Kelly, Prince, Johns et je suis revenu avec 5 ou 6 photos des plus grands New Yorkais. C'était un rêve pour moi, je n'en revenais pas. J'ai conservé une lettre manuscrite que Gary m'a transmise, elle dit : "Tu peux venir chez moi" et elle est signée Jasper Johns. Il faut reconnaître qu'avec ces artistes-là en poche, ajoutés aux Anglais, c'est devenu plus facile... Les autres ont dit oui.

Rassurez-moi, vous vous êtes quand même heurté à des refus ?

Gautier Deblonde.....
 Bien sûr, j'ai quelques regrets, je pense à Louise Bourgeois, Lucian Freud, Jeff Wall. Des gens à qui j'ai écrit je ne sais pas combien de fois et avec qui ça n'a jamais été possible, souvent pour des questions de timing. Après, je ne voulais pas non plus que ça devienne une sorte de collection d'artistes contemporains, de Bottin Mondain de l'art. J'ai fait à peu près 120 ateliers et on en a gardé 69 dans le livre. Ils ont été choisis par rapport à l'image. A côté des superstars, il y a des artistes beaucoup moins connus. Si on n'est pas un peu pointu



Zhang Huan, Shanghai, 2009

**LA PERSONNALITÉ
DE L'ARTISTE
EST LA PERSONNALITÉ
DE L'ATELIER.**



Wim Delvoe, Ghent, 2011

sur l'art contemporain, on ne sait pas qui ils sont. Je ne voulais pas que les gens s'arrêtent plus longtemps sur l'atelier de Jeff Koons que sur celui de Marc Desgrandchamps, un Français que j'aime beaucoup, mais qui n'a pas la même notoriété. Il a autant de place que Jeff Koons et autant sa place dans le livre. Un autre regret, c'est Bill Viola. Je suis très fan de son travail. J'ai fait son atelier, qui est en fait sa maison à Los Angeles. Il travaille chez lui, mais l'image ressemble à un intérieur un peu bourgeois, avec peut-être plus de livres que la normale. La photo ne fonctionnait pas, donc elle n'est pas dans le livre. Il y a forcément des artistes qui vous touchent moins,

est-ce plus ou moins facile de photographier leurs ateliers ?

Gautier Deblonde.....
C'est plus facile lorsque vous avez une fascination pour l'artiste. Alors ça peut être pour sa personnalité et d'autres, pour le travail. En fait, j'ai mis sur le papier une liste d'artistes avec lesquels j'avais travaillé et ceux que je voulais contacter. Parmi eux, il y avait les artistes dont je suis fan du travail, certains que je ne connaissais pas personnellement, et d'autres, comme Jeff Koons par exemple, dont le travail ne m'émeut pas, mais il reste un personnage fascinant. Trop de marketing, on ne parle plus de poésie là. Lui, comme certains autres, je l'ai contacté parce que c'est Jeff Koons. Son atelier déjà, c'est une usine

au cœur de Manhattan, avec 3 grands espaces : peinture, sculpture et numérique. Quand je suis arrivé, je me disais : "Ok, il fait partie des artistes qui ont 100 personnes pour faire le boulot". Tous ces gens, ces petites mains, comme on peut parler de petites mains en haute-couture, sont tous des artisans d'art qui ont de vrais talents de fabrication, et Jeff Koons est là, il est vraiment là. C'est à partir de ce moment-là que j'ai commencé à l'apprécier et à avoir beaucoup plus de respect pour la personne et l'œuvre. Sa manière de travailler exige une équipe importante, mais c'est vraiment son œuvre. Je l'ai observé, tout part de lui et tout revient à lui. Il parle aux gens tout le temps, et ils le consultent en permanence. Je ne dis pas qu'on s'est

vraiment parlé, mais il m'a reçu chaleureusement et m'a laissé faire en toute liberté. Il y avait dans son atelier 2 prototypes de trains qui seront édités l'année prochaine, il ne m'a jamais dit : "ça, pas maintenant !" Même si ce n'est pas lui qui tient le pinceau, pas lui qui soude les sculptures, peu importe la technique dont il a besoin pour ses œuvres, chacune des 100 personnes qui travaillent pour lui est une extension de Jeff Koons. Et ça, respect, c'est assez fascinant. Damien Hirst, Murakami, c'est le même genre de prototypes. Vous avez aussi fait le film sur Ron Mueck qui a été montré pendant son exposition à la Fondation Cartier ?
Gautier Deblonde.....
Oui, au moment où j'allais faire le livre, j'ai passé 18 mois



Annette Messenger, Paris 2009

UN FILM AVEC **LA FONDATION
CARTIER**, UN LIVRE AVEC **STEIDL**,
ÇA ME DONNE CONFIANCE.
**JE N'AI PLUS À M'EXCUSER
DE CE QUE JE SUIS**



Ron Mueck, London, 2006

© Gautier Deblonde

avec Ron et, pratiquement une fois par semaine, j'allais filmer chez lui. On avait fait un livre ensemble, mais ça faisait quelques années. Quand j'ai su qu'il était invité par la fondation Cartier, je rêvais de faire un film avec un artiste, en tout cas, je rêvais de faire du film. Il m'avait dit pourquoi pas, mais c'est toi qui le fais, sinon je ne le fais pas. Il est beaucoup moins timide que moi, mais il refuse tous rapports avec les médias, ce sont vraiment des refus catégoriques et il n'accorde jamais d'interview. Même à ses vernissages, il n'y va pas. Mais quand on le rencontre dans l'atelier, c'est quelqu'un d'assez fort. J'ai contacté la Fondation Cartier, qui ne me connaissait pas à l'époque, pour leur proposer de faire un film sur Ron avec son accord.

Ils m'ont répondu : "Par principe, ça nous intéresse parce qu'il n'existe pas de film sur lui et ça pourrait fonctionner avec notre expo. Montrez-nous vos films." Le hic, c'est que je n'avais rien à leur montrer puisque je n'en avais jamais fait ! Mais comme Ron ne voulait le faire qu'avec moi, ils ont fini par accepter. Au départ, ils ont demandé à voir des rushes, mais très vite ils m'ont dit : "Fais ton truc, tu as carte blanche" et ils m'ont traité comme un artiste à part entière. Pour eux, c'était vraiment une œuvre en plus de l'œuvre de Ron, les deux fonctionnaient ensemble. Un film avec la Fondation Cartier, un livre avec Steidl, ça me donne évidemment confiance et je n'ai plus à m'excuser de ce que je suis. A 40 ans j'arrive mieux à gérer ma personnalité

et à dépasser ma timidité. Ce genre de projets donne très envie d'en faire d'autres. Comme celui sur lequel je travaille actuellement, en extérieurs cette fois, autour de l'architecture à Lille, où je vis à présent. C'est presque une histoire archéologique de la région, la nuit avec des éclairages artificiels qui subliment les quartiers et leur inspirent une théâtralité.

Gautier Deblonde / Atelier [Steidl]
Galerie Cédric Bacqueville - www.galeriebacqueville.com
ATELIER sera présenté à Art Paris Art Fair au Grand Palais du 26 au 29 mars.



Giuseppe Penone, Turin, 2013